



1993

«**Quelle ville pour demain ?**»

Comprendre, Penser, Construire la ville

Direction de l'architecture et de l'urbanisme

Ministère de l'Équipement des Transports et du Tourisme

Pages 20 à 25. France 1993

## 2. Quelle ville pour demain ?

La foison de projets urbains n'est pas le fait du hasard. Lieu de vie, d'identification à une société et à une culture, lieu d'échange et de travail, enjeu économique et de pouvoir, la ville est aussi chargée d'histoire et de symboles. Chaque époque et chaque pouvoir y ont laissé leurs traces. Décriée, souvent qualifiée de distendue, éclatée, nuisante, inopérante et incohérente, la ville d'aujourd'hui rêve d'identité retrouvée, de mise en ordre du chaos, de régénération, de croissance urbaine et économique. Le renouveau du "projet urbain" remet au goût du jour le dessin de la ville. Mais ce dessin, à la fois outil de conception, aide à la décision et mode de promotion, se confond trop souvent avec une représentation architecturale à l'échelle de vastes territoires, représentation issue de consultations urbaines fortement médiatisées. La séduction, concrétisation d'un nouvel imaginaire urbain, est certaine. Mais, à l'heure de la mise en œuvre des projets, ce renouveau des images se révèle parfois source de confusion et de malentendus.

Mais, dit Jean-Louis Subileau, il semble que le goût pour "la science-fiction urbaine" diminue. Avec l'appauvrissement des idéologies et l'effondrement des modèles, le scepticisme est général.

Comment décrire la ville idéale de demain ? Faut-il la rêver ? Faut-il la raconter ?

La diversité des projets actuels illustre l'ouverture du spectre des possibles, lui-même élargi par la diversité des cultures européennes quel que soit leur fond commun.

Les rêves d'identité retrouvée, de convivialité, de retour au centre, de continuité historique et d'ancrage dans le lieu d'accueil, se confrontent à d'autres rêves. La "modernité" brandie comme l'affirmation d'un futur magnifié, de la ville technologique avec des architec-

tures magistrales, rencontre les thèmes du chaos assumé à l'instar de la ville japonaise, modèle de réussite économique qui s'exporte en tant que tel.

Le colloque, lui, a pris position sur ce qui "guide le crayon". D'Alexandre Chemetoff à Bernard Huet en passant par Antoine Grumbach, Mike Davies, Jean-Louis Subileau et tant d'autres, un message semble clair dans cet univers du doute : "La ville de demain est déjà là", profondément inscrite dans un lieu, une géographie, une histoire, un patrimoine physique, historique, culturel, des usages,

**La ville d'aujourd'hui rêve d'identité retrouvée, de mise en ordre du chaos, de régénération, de croissance urbaine et économique. Le renouveau du "projet urbain" remet au goût du jour le dessin de la ville.**

des perceptions, des pratiques, une mémoire... "Remettre les pas dans les pas", "se hisser sur le tabouret des autres", "le cadavre exquis", "la ville sur la ville", "la continuité, le sens commun". Umberto Battist affirme même : "Une société sûre d'elle s'appuie sur les urbanistes, une société hésitante joue sur les artistes." Faut-il en déduire que toute expérimentation est hors de mise, et que la ville ne peut à l'avenir que ressembler à elle-même ? Les réponses sont alors plus subtiles et nuancées. Ne pas jouer aux apprentis sorciers, comme l'affirme Antoine Grumbach, arrêter de vouloir innover à tout prix, les leçons des expérimentations de type urbanisme de dalles et grands ensembles étant encore fort douloureuses.

Mais l'attention à la ville, à son histoire, à ses hommes, à cette sédimentation

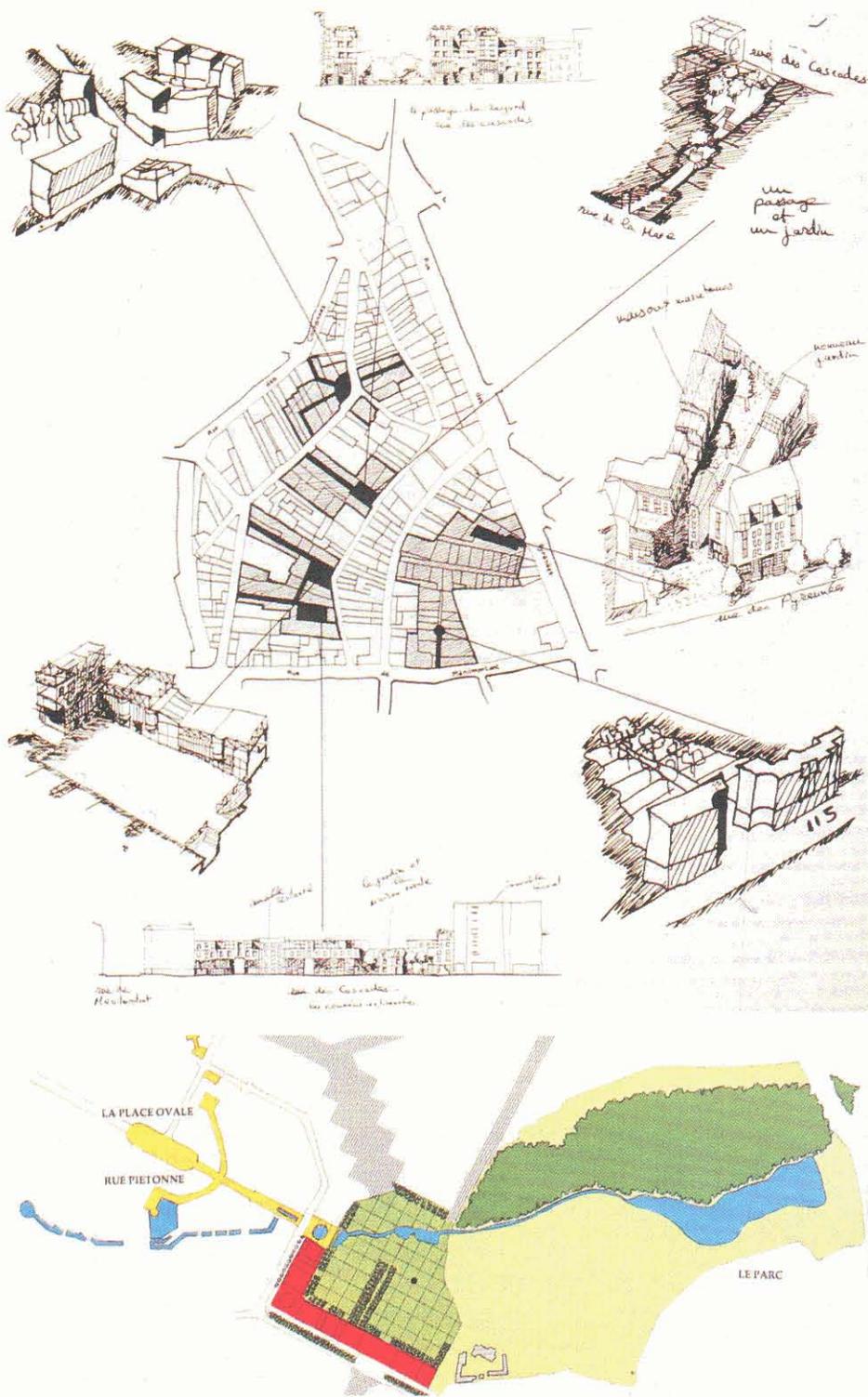
qu'Antoine Grumbach rapproche du "cadavre exquis" des surréalistes, chaque couche se rajoutant à l'autre pour la complexifier sans l'effacer, n'induit pas d'archétype urbain. Chaque site génère sa propre écriture de projet.

Quatre guides se dégagent :

### 1. Lire et comprendre le site

Vouloir inscrire le projet dans un lieu semble aujourd'hui acquis par rapport à l'ère 60-70 où le bâti semblait posé sur un site dans l'ignorance de celui-ci : grands ensembles, rénovations urbaines, centres commerciaux... Les projets urbains établissent des liens avec l'existant. Si ces liens ne sont pas toujours nés d'un dialogue équilibré entre existant et projeté, ils existent, même s'il y a rapport de confrontation avec l'Histoire, comme peut le faire Euraille avec le centre ancien de Lille. Établir un rapport, c'est d'abord comprendre le lieu en profondeur, le décoder.

"Se représenter l'héritage pour pouvoir en formuler un à notre tour." Alexandre Chemetoff résume bien cette attitude. Mettre en avant des choses simples qu'on avait pu oublier, les plaines, coteaux, en insistant sur les rapports qui régissent ces choses. Alexandre Chemetoff fait un parallèle "entre le projet urbain et l'art des jardins et du paysage, car il s'agit d'intervenir sur quelque chose qui existait déjà et qui perdurera, de se glisser dans la réalité qui existe". Planter un arbre est œuvre de longue haleine, et le jardinier ne décide pas de la forme que voudra prendre l'arbre. Il faut accepter que toutes les idées-graines ne poussent pas, que celles qui poussent prennent librement la forme qu'elles souhaitent, et que tout cela demande du temps. Planter, attendre, soigner... La lecture à faire du site, le tri effectué par le concepteur est déjà un projet en soi.



“L'analyse est une forme de projet”, dit Antoine Grumbach.

## 2. Agir sur l'Histoire

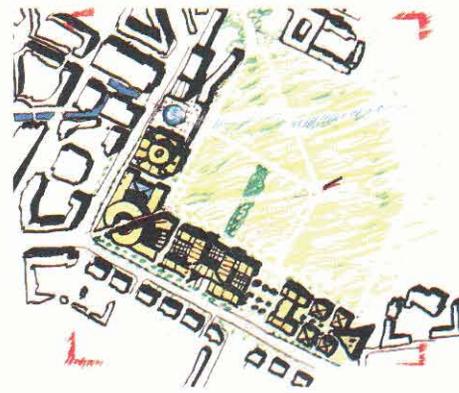
“C'est seulement en touchant à l'Histoire qu'on peut s'installer en elle”, déclare Paul Chemetov, commentant la décision de Jean Bousquet de déplacer la colonnade face à la Maison carrée pour créer le Carré d'Art.

L'Histoire n'est pas un sanctuaire et la ville ne peut vivre sans se renouveler. Urbino, ville d'art, ville patrimoniale et culturelle, déborde de ses murs historiques. Giancarlo De Carlo travaille sur ses nouvelles

extensions tout en s'accrochant à toutes les traces du paysage rural.

Mike Davies, à propos de sa mission sur Dunkerque, explique qu'il n'y a pas de projet qui ne soit une modification. “Par une espèce de jeu, on ajoute quelque chose à un contexte qui est toujours fabuleux car complexe, et cela en puisant dans un stock de références, sorte de connaissance profonde des villes.”

Et Jacques Derrida parle de cet héritage donné aux légataires comme un ordre contradictoire. “Je suis une, mais je ne suis pas que le seuil de moi-même. Gardez-moi, sauvez-moi, sauvez donc



La démarche d'Antoine Grumbach consiste à s'appuyer sur les traces du lieu, en tissant des fils entre les objets existant et à créer. Il s'agit bien d'une méthode, et non de l'application d'un modèle archétype, car sur des sites différents, elle produit des projets spécifiques.

l'ordre que je vous donne, écoutez ma loi ; elle est une, mais pour cela construisez-moi, donc reconstruisez-moi : vous êtes au seuil, agrandissez-moi, transformez-moi, multipliez-moi, ne me laissez pas intacte... si vous me laissez intacte et une, vous me perdez... Il faut m'aimer et me violer, mais d'une certaine manière et non d'une autre...”

En haut à gauche : le projet Mares et Cascades, à Paris (XX<sup>e</sup> arrondissement), prend le total contrepiéd de la rénovation urbaine. Il est le fruit d'une étude systématique de toutes les parcelles et d'un travail appuyé sur la spécificité du quartier.

## 3. Pas de modernité à tout prix

“On ne vit pas la ville de demain à partir de maquettes futuristes en matière plastique, qui sont cassées avant d'être réalisées”, dénonce Antoine Grumbach. Il s'oppose fermement au parti pris d'être résolument différent dans la rupture par une peur de la reproduction. Raconter l'histoire “archaïque” des lieux, s'inscrire aussi dans la longue durée. Si l'on essaie de plier la ville à des images futuristes, elle résiste et elle a toujours raison.

Philippe Panerai affirme que la ville de demain ressemblera beaucoup à celle d'aujourd'hui. Il y a des choses largement expérimentées et qui “marchent”. Depuis 4 000 ans, on sait faire des rues. Il s'agit aujourd'hui de remettre en lumière le rôle et les potentialités des formes urbaines qui ont une permanence en tant que formes pour accueillir activités et usages très différents. Ces formes ont, en matière de projet urbain, un primat sur l'architecture, d'autant que nombre de professionnels apportent de mauvaises réponses en prétendant résoudre des problèmes urbains par des actes architecturaux résolument modernes.

Pour Bernard Huet, “la ville n'est pas une question de signature, de grande idée. C'est une question de continuité, de sens commun, de consensus et non un problème d'innovation. Il y a un aspect conservateur dans la ville au sens le plus noble du terme, celui de protection. La ville est un espace-mère où l'on a sa mémoire. Dès qu'on y touche, on se sent agressé dans sa propre vie et cela déclenche un instinct de conservation.

A droite et en bas à gauche : pour l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, Antoine Grumbach établit une relation privilégiée avec la ville en disposant - à la manière des collèges anglais de Cambridge - les bâtiments comme un filtre entre la ville et un vaste parc.

## Un ordre urbain ténu et subtil

1. Pour le projet d'Atlanpole, à Nantes, Christian de Portzamparc a travaillé sur les compositions possibles de l'îlot libre.

"Nous entrons dans l'âge 3 de la ville après avoir fait le procès de l'âge 2, celui de la domination des objets célibataires. Il faudra se garder de la tentation nostalgique de régresser à l'âge 1, celui qui a fabriqué l'essentiel de nos villes européennes. Cet âge-là, celui du règne de l'espace public, part du moyen âge, prend tout son essor à l'ère baroque et classique, et s'achève avec un changement considérable de la ville au début du XX<sup>e</sup> siècle.

L'idéal classique, celui de l'harmonie et de la nécessaire reproduction d'un modèle fini s'achève. Il ne reste pertinent que pour quelques lieux privilégiés. Ailleurs, il faut se confronter à des situations hétérogènes où nous sommes tributaires des formes du hasard et de l'inévitable disparité des architectures d'aujourd'hui.

C'est une autre forme d'ordre qui est à inventer, plus subtile, plus ténue, moins aisée que la reproduction des règles classiques. La vraie modernité s'inventera dans le rapport entre Histoire et futur. La seule certitude est celle de la prégnance du lieu qui dicte une série d'impératifs. Il s'agit d'être créatif par rapport au déjà là, travailler la ville faite de singularités de manière complexe, établir des continuités de parcours et de textures de manière tactile avec le souci du bien-être de l'usager. Le bâtiment doit, lui, servir l'homme et la ville, constituer un morceau urbain dans un but collectif en recherchant une rencontre poétique entre bâti, textures et formes urbaines afin de créer une autre forme de beauté."

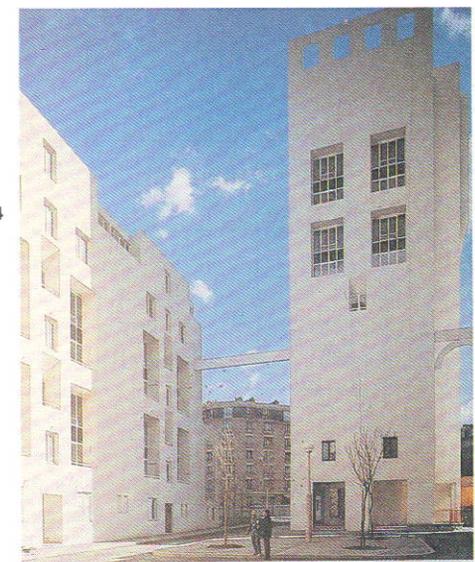
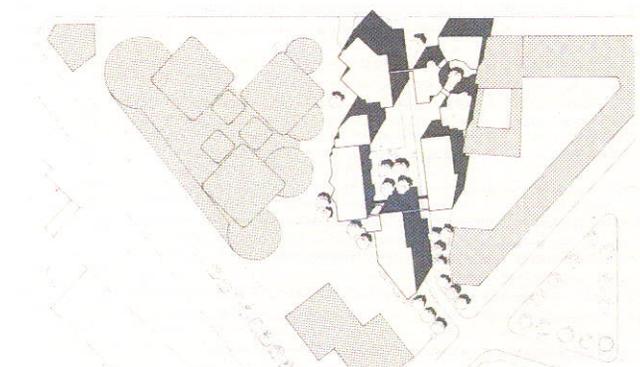
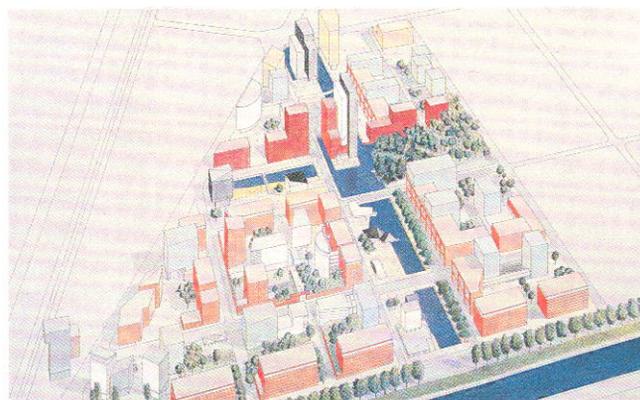
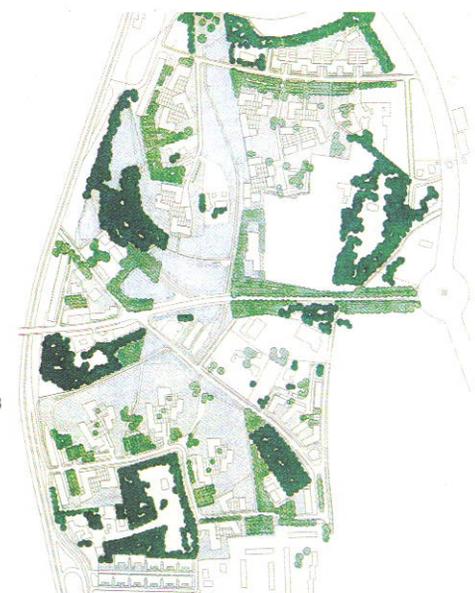
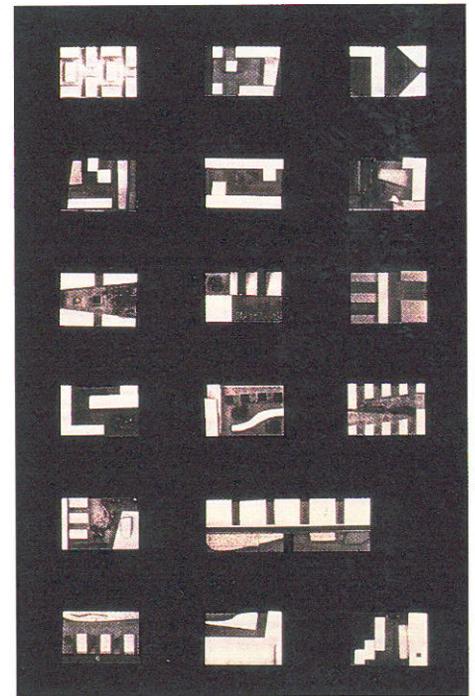
2. A Montpellier, pour un des secteurs de Port-Marianne, Christian de Portzamparc propose une cité-jardin composée d'îles bâties dans la nature.

Il faut penser de manière contemporaine l'îlot urbain, sans reproduire l'îlot haussmanien, constitué d'architectures mitoyennes inadéquates à l'architecture contemporaine et aux exigences d'une bonne orientation. La méthode de "l'îlot libre" mise en oeuvre aux Hautes Formes et appliquée à une échelle bien plus vaste sur le projet d'Atlanpole à Nantes, permettrait de générer de l'espace public tout en offrant des conditions d'accueil plus favorables à l'architecture contemporaine. Le principe en est simple : imposer, par exemple, la construction à l'alignement le long des bords de l'îlot à 60 % des façades, en laissant un libre jeu aux volumes non mitoyens dans l'îlot. Christian de Portzamparc rêve de pouvoir un jour réunir les projets d'architectes variés sur un îlot, les faire dialoguer pour rechercher des complémentarités et des confrontations sans directives architecturales a priori de sa part.

Résumé d'un entretien avec Ariella Masbounji

3. Projet de Christian de Portzamparc le long du canal du Midi, à Toulouse, autre application de la méthode de "l'îlot libre", sur une opération privée.

4 et 5. Première application de la méthode de "l'îlot libre", aux Hautes Formes, à Paris.



La partie provocatrice, innovatrice, ou même exceptionnelle doit être intégrée comme une série d'exceptions ponctuelles de séquences significatives".

#### 4. Choisir un modèle de ville ?

Rares sont les villes qui ont clairement défini leurs orientations en termes d'image et de vie urbaine. A l'aube d'une nouvelle ère, comme le dit Joseph Belmont, le scepticisme règne et les expériences foisonnent dans des voies très diverses. Les consultations urbaines se multiplient et ouvrent le spectre des possibles en invitant pour un même sujet des concepteurs porteurs d'écoles de pensée opposées. La consultation a souvent pour objet, à l'aide des supports visuels proposés, d'aider les décideurs à se faire une opinion plus précise de l'avenir souhaité par une démarche de confrontation, sur le site en question, des différentes approches possibles.

Les villes de Paris et de Hambourg semblent, elles, avoir dessiné précisément leur devenir, non par des schémas directeurs figés, mais par des concepts affirmés. Hambourg se veut une ville douce, mettant l'accent sur le paysage, la convivialité, la valorisation du patrimoine, l'ouverture sur le fleuve, de grandes coulées vertes. Elle se veut ville compacte mais verte, privilégiant les transports en commun et la qualité de l'espace public. Affirmant fortement sa culture européenne, elle refuse les grands projets déstructurants et la grandiloquence architecturale.

Paris, selon Nathan Starkman, prend parti pour un urbanisme calme, inscrit dans des grands choix municipaux, stables pour l'essentiel depuis une quinzaine d'années : respect du paysage de la ville, de l'organisation de ses rues, de sa silhouette et de ses tissus pittoresques, volonté d'inscrire les bâtiments nouveaux par une réinterprétation de la trame en laissant ouvertes les possibilités de création architecturale.

Dans le même esprit, Oriol Bohigas propose et met en œuvre une manière de renouer avec la forme en prolongeant la morphologie ancienne sans céder au pastiche : "constituer la ville comme un art", et sans ruptures avec l'histoire.

Mais continuité ne signifie pas stricte reproduction. La créativité a plus que jamais sa place. Revendiquer la validité des formes urbaines archaïques n'interdit pas l'invention de solutions toujours nouvelles si c'est l'ancrage dans le lieu qui guide le crayon.

Antoine Grumbach explique sa "méthode", inspirée du peintre dadaïste Schwitters : établir des corrélations entre les choses en tirant tous les fils qui traînent pour les nouer, bribes de sens, de géographie, de symboles, d'usages, traces physiques et culturelles. Il y a certes un arbitraire dans les choix, les corrélations, les hiérarchies. La logique nouvelle n'est pas forcément lisible pour tous et porte un ordre caché.

Ordre ou chaos ? Débat qui semble d'actualité, mais qui porte tant d'ambiguïtés, car le terme "chaos" recouvre pour chacun des réalités quasi contradictoires, de même que le terme d'ordre, trop souvent associé au totalitarisme.

"L'ordre" ne serait-il pas un instant fugitif, matérialisé par le projet urbain, instant dans un univers du chaos, mais

**Le projet urbain ne doit négliger aucun quartier, ne pas survaloriser le centre au détriment des faubourgs, mais donner accès à tous aux fonctions et services de la ville.**

instant qui donne des guides et des directions, et qui laissera place plus tard à un autre instant d'ordre matérialisé par un autre temps du projet urbain ?

Face à une situation hétérogène qu'il nomme l'âge 3 de la ville, Christian de Portzamparc pense qu'il existe encore peu de lieux où l'idée

classique de l'harmonie et de la répétition, celui d'un modèle fini qui a fait l'histoire des villes européennes, marche encore. Ailleurs, il faut réinventer, pour chaque lieu spécifique, une forme d'ordre, plus ténu, plus subtil, qui part de ce que l'histoire a légué et qui peut accueillir une architecture plus libre, celle d'aujourd'hui, tout en créant ce qui fait la ville, c'est-à-dire des continuités de texture, des continuités de parcours. L'îlot libre qu'il préconise au travers de nombre de ses projets répondrait bien à ces nouveaux défis.

Joseph Belmont, tout en considérant que "les pas dans les pas" est une ligne de conduite incontestable, refuse la reproduction de ce qu'il nomme "l'urbanisme baroque", car notre ère, celle de l'électronique, s'invente tout en s'appuyant sur l'ère moderne qui s'achève. Ce qui se dessine pour l'avenir, dit-il en rêvant tout haut, ce sont des "foyers de complexité" pour retrouver les fonctions fondamentales de la ville. La ville va se jouer

par tensions de centre à centre en étant dotée de liaisons hertziennes. Ailleurs, un milieu neutre et aléatoire sera à organiser le mieux possible.

Idéalement, le projet urbain serait un moyen de lutter contre la ville qui exclut, contre la ville zonée. Idéalement, c'est tenter de mieux réussir la mixité urbaine en travaillant avec un soin égal, sinon accru, pour les quartiers et les populations en difficulté. Mais le projet urbain peut exclure lui-même en privilégiant les lieux à projets par rapport aux autres, et en mettant l'accent sur ce qui est supposé fournir la substance économique des villes, en s'adressant à des populations "haut de gamme" venues d'ailleurs.

Catherine Trautmann en a bien conscience dans sa ville si européenne, car cette vocation peut accentuer l'écart avec la population des quartiers périphériques, celle qui vit chômage, sous-qualification et délinquance. La dimension européenne joue fortement sur le dimensionnement de l'agglomération, donc sur celui du projet urbain, ainsi que sur l'action conjointe avec les acteurs économiques sur la base de ce projet. Elle doit se traduire par une amélioration de la vie pour l'ensemble des habitants. C'est ainsi que le projet urbain ne doit pas négliger de quartier, pas survaloriser le centre au détriment des faubourgs, mais donner accès à tous aux fonctions et services de la ville, le tramway étant l'outil privilégié pour tisser des liens dans l'agglomération.

La ville de demain est nécessairement pluriculturelle et suppose des distorsions de niveaux et de modes de vie. Elle doit prendre en compte les personnes âgées, les inactifs, la moindre place des salariés. "Comment ne pas faire une ville à deux vitesses ?" s'interroge néanmoins Jean-Louis Subileau. L'association, dans l'imaginaire des citoyens, entre chômeurs et immigrés, entre classes laborieuses et classes dangereuses, accentue ces fragmentations. Ainsi, une ville composite peut-elle être composée ou simplement juxtaposée ? Et Francis Rolltanguy insiste également sur la question essentielle du déséquilibre des villes et des agglomérations, accentué par les politiques de peuplement plus que par la forme urbaine ou l'architecture. Des quartiers murés ressemblant au Bronx commencent à faire partie de notre paysage urbain.

Stuart Gulliver en conclut, lui, que parmi les trois clés pour réussir la ville de demain

(la ville humaine, la ville compétitive et la ville vivable), celle de la ville humaine pose le véritable défi de cette fin de siècle. Car la ville compétitive doit avoir le plus haut souci des populations croissantes marginalisées par les changements économiques. Le chômage devrait s'accroître et les villes testeront alors leur pérennité. La plupart des projets urbains se soucieraient davantage de produire des villes vivables. Peu seraient concernés par les deux autres clés qui sont essentielles et étroitement corrélées. Le développement économique ne viendra plus d'apports exogènes, mais devra trouver sa substance par le renforcement des ressources endogènes et, notamment, des ressources humaines.

**O**n sait connecter un boulevard haussmannien avec la rue Saint-Denis, mais on sait beaucoup plus mal le faire entre l'autoroute A 86 en Plaine-Saint-Denis et un canal ou une voie ferrée." Jean-Louis Subileau insiste ainsi sur la confrontation aux nouvelles échelles territoriales qu'affronte le projet urbain. "Il faudrait mettre ici le même souci de qualité que

sur la Place des Terreaux à Lyon." Ce qui rejoint les préoccupations de Philippe Panerai militant pour que les grandes infrastructures, "les autoroutes de la vente", deviennent des lieux à projets, "tout ce qui, dans les périphéries, est en train de marquer le territoire, et que l'on regarde avec dégoût en disant : ce n'est pas la ville".

Antoine Grumbach déclare que la ville bouge aujourd'hui sur ses franges, les lieux en jachère, les friches industrielles, ferroviaires, les bords de rivières... A l'instar des remparts, ce sont des espaces-limites, des espaces négatifs qui deviennent des éléments par lesquels se redéfinissent les villes. C'est donc bien à ces lieux-là qu'il faut s'intéresser. "Lieux négatifs ne signifient pas lieux vides, car il y a toujours un substrat qui peut servir d'appui au projet. Il n'y a pas là que des objets solitaires, mais des routes qui les relient, un parcellaire, du végétal... Les territoires les plus dramatiques ne sont que des jachères sur lesquelles on pourra demain réintroduire de la culture urbaine." Les élus expriment la même sensibilité.

Jean Bousquet demande la créativité partout. "Il faut s'attaquer aux voies routières, aux extensions urbaines", comme il le démontre à Nîmes par l'entrée de ville-zone d'entreprises ("la Ville Active") et les projets en cours sur le boulevard périphérique.

Christian Devillers, dont c'est la préoccupation majeure, dénonce la "logique de secteur qui fabrique l'espace éclaté et tant décrié des banlieues et des urbanisations contemporaines". C'est la logique des réseaux techniques, celle des réseaux d'hypermarchés qui génèrent subrepticement mais sûrement de l'urbanisation mais non de la ville. Ces réseaux dépendent d'une tête délocalisée se situant hors du pouvoir du projet local. La logique du lieu susceptible de générer un espace urbain est niée ainsi que les finalités autres que gestionnaires, telles que l'usage, les pratiques et la symbolique de l'espace. C'est le projet qui peut initier une autre démarche qui permettrait de penser les réseaux comme créateurs de valeurs urbaines, de transversalité, conditions nécessaires pour faire de la ville.

## Un contrat social

*Architecte, Paul Chemetov s'arrête sur quelques règles que doit selon lui respecter le projet urbain.*

**"Je voudrais poser la question du hiatus entre le plan général et les actions immédiates. A Glasgow comme à Dunkerque, les politiques urbaines et les projets de développement urbain sont évidents. Mais cela ne constitue pas, au sens propre, ce que l'on pourrait appeler le projet urbain. Il reste à tirer des politiques la matière d'un projet urbain par site. Un projet urbain exige une force conceptuelle. Sa qualité est garantie par un travail sur le concept et la composition générale en même temps que sur le détail.**

**Dans la plupart des projets, on ne voit pas très clairement les enjeux de ce contrat explicite qui devrait être passé entre les citoyens et le pouvoir qu'ils désignent, ce contrat social transcrit sur le terrain, d'essence culturelle et représentative. On ferait bien d'appeler projet urbain seulement cette partie des politiques urbaines.**

**Le projet urbain comme affirmation d'une identité culturelle, par référence à une histoire urbaine, doit s'énoncer extrêmement simplement. Ses objectifs doivent être un, à la rigueur, deux, c'est le prix de sa réussite. Le projet urbain doit transmettre en quelques mots et croquis des "buts de guerre" parfaitement compréhensibles par tous. Il est le moyen de rendre claire la compréhension globale de la ville.**

**L'approche de Strasbourg sur le tramway est symptomatique de la démarche du projet urbain. Il est question, par un jouet mécanique urbain, de donner un sentiment d'identité à des choses étendues. La nécessité du tramway a été transformée en vertu, symbolique et identitaire. Les investissements qui accompagnent le tramway, qui ne sont en rien nécessaires, sont précisément ceux-là mêmes qui concluent et passent à l'acte le projet urbain, signifiant aux citoyens que c'est pour eux, pour leur vie, que l'on fait cela.**

**Pour en revenir à la qualité, que j'appellerais plutôt la beauté, il nous a été montré le rôle de l'œuvre d'art dans le développement économique d'une ville. L'art témoigne non seulement de la productivité des habitants, mais aussi de leur habileté. Il prend chaque citoyen comme un être capable de se développer, de créer. Telle est l'ambition..."**

**L**e projet urbain est souvent apparu comme un moyen de mieux positionner une ville dans la bagarre européenne, une tentative boulimique pour croître, attirer des investisseurs et toucher au rêve de chaque cité : créer de l'emploi !

Mais, la conjoncture est maussade. Les stocks bâtis s'amenuisent, l'embellissement réel ou promis des villes ne s'accompagne pas toujours de la venue d'investisseurs. La crise immobilière, freinant les projets, paraît opportune à des réflexions sur la validité et la vraisemblance des enjeux socio-économiques sous-jacents aux projets des villes.

Pour Stuart Gulliver, il est clair que la ville compétitive réunit offre économique et qualité de vie. L'option culturelle forte affirmée et mise en œuvre à Glasgow au travers de son rôle de capitale culturelle de l'Europe, matérialisée par des réalisations urbaines majeures en termes d'équipements d'environnement et de valorisation du patrimoine historique, s'est avérée déterminante pour la relance de cette ville en perte de vitesse économique. Nîmes et Strasbourg témoignent aussi fortement du rôle attractif pour l'économie joué par une option patrimoniale engagée mais ouverte sur la modernité.

Paul Barnaud affirme, lui, que l'attrait

d'une ville vaut salaire, et qu'au contraire, le manque d'attractivité, voire la répulsion qu'elle peut susciter, ne permettent pas, en dépit d'éventuelles rémunérations élevées, d'attirer à elle une population donnée, donc un certain type d'entreprises. C'est la notion de "salaire urbain" qui peut paraître dérangement pour des élus et leurs collaborateurs, car les chefs d'entreprises ne font plus leurs choix d'implantation en ignorant tout à fait les desiderata de leurs salariés. La notion de "salaire urbain" apparaît alors comme une rémunération non monétaire externe à l'activité professionnelle ; elle exprime, dans une dimension économique, ce que la ville apporte à chacun pour faciliter son existence personnelle et familiale, pour sa formation, sa carrière. En ce sens, le "salaire urbain" est une approche de la productivité globale d'un territoire. Si on peut dire que "l'utilité finale des services sociaux, c'est la cohésion sociale", l'utilité finale du "salaire urbain", c'est probablement la cohésion urbaine.

Mais pour Stuart Gulliver, cette approche est insuffisante. Pour survivre, la ville doit trouver son mode d'accès à la régénération économique, la qualité urbaine n'étant pas un levier suffisant. Glasgow tente de passer dans une division supérieure dans le classement des villes. Mais cet objectif ne paraît pas s'imposer partout. Hambourg et Urbino, à des échelles vertigineusement éloignées, veulent d'abord rester elles-mêmes. Hambourg, ville européenne s'il en est, refuse de devenir ville internationale pour ne pas se dénaturer et perdre son attrait et sa qualité de vie.

Vittorio Gregotti dénonce, par ailleurs, les risques induits par la compétition, certes motivante, entre villes européennes. Le levier est bien sûr porteur. Barcelone, avec les Jeux olympiques, a mobilisé toute sa population pour devenir une ville qui compte en Europe. Mais elle semble parvenir à préserver son identité. Car le risque est réel : celui d'une homogénéité, donc d'une banalisation des villes, alors que c'est la recherche identitaire de chaque ville qu'il faut stimuler.

Ce souci d'identité est souvent dominant dans cette démarche de villes qui veulent demeurer compactes, limiter physiquement leur développement spontané et mettre en avant les problèmes de rapports d'échelle entre ville et site, campagne, habitat, équipement...

Henry Chabert pense qu'on est arrivé au bout des grandes mutations du début du

## La ville électronique

*Pour Joseph Belmont, président de la Mission pour la qualité des constructions publiques, la ville de demain ne peut ressembler à celle d'aujourd'hui.*

**"Je partage certes le souci de l'histoire, de la géographie, du lieu, résumés par l'expression d'Alexandre Chemetoff "les pas dans les pas". C'est une réaction normale et saine contre les excès du mouvement moderne. Mais il ne faut pas en rester là.**

**Trois grandes périodes scandent la civilisation occidentale et les villes d'Europe : l'époque gothique, celle de la ville "collée" ; l'époque baroque, celle des grands tracés et des grands axes ; l'époque moderne, celle de l'autonomie sans hiérarchie. Chaque époque se caractérise par une phase montante, de créativité, où elle se cherche ; une phase où elle s'épanouit, de maturité, où l'on n'invente plus rien et l'on applique ; et une phase descendante, où les grandes certitudes sont remises en cause. Tout ce qui a fait l'époque précédente est alors rejeté.**

**Nous y sommes aujourd'hui. On part dans tous les sens, mais contre quelque chose et non vers quelque chose. Tout est possible et c'est passionnant : nous entrons dans la quatrième grande période de l'Occident : l'ère électronique. Et la ville de demain ne peut ressembler aux autres.**

**Le monde change. Les moyens de communication et de production vont transformer notre univers. Bien des fonctions concentrées dans le monde du travail vont se disperser, se regrouper au domicile, où se retrouveront des fonctions jusque-là extérieures, grâce à une télévision sophistiquée, au fax et à bien d'autres innovations. C'est donc un autre mode d'habiter et de travailler qui se dessine là.**

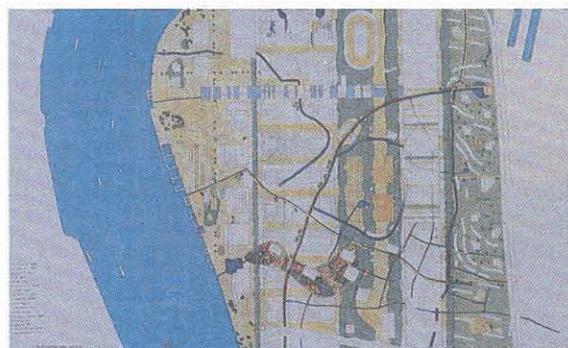
**Il va se produire une évolution vers une complexité très concentrée dans une entropie croissante, comme dans le cosmos. La ville va se diluer dans un milieu neutre et développer des lieux de concentration. On ne fera plus jamais de la ville partout. Il faudra jouer les foyers de complexité pour retrouver les fonctions fondamentales de la ville. La Défense pourrait bien préfigurer l'un de ces foyers, mais n'en constitue pas encore totalement un, tel qu'on pourrait l'imaginer et que les centres anciens sont certainement.**

**La ville va jouer par tensions de centre à centre. Elle sera dotée de liaisons hertziennes. Ailleurs, un milieu neutre et aléatoire sera à organiser le mieux possible. Il s'agit de**

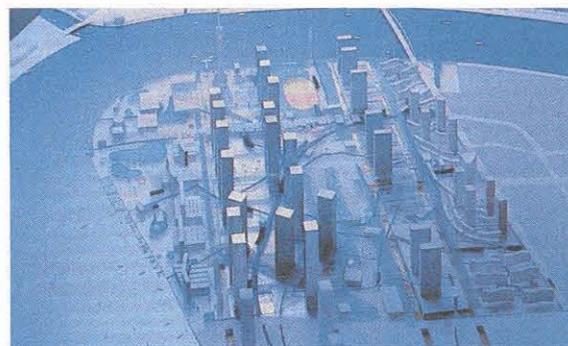
**tendre un réseau de grandes pièces urbaines en connexion les unes avec les autres, selon le modèle de pièces reliées par un aimant. Ce n'est pas un retour aux théories modernes, car il ne faut pas revenir en arrière. Ce ne sont plus des objets isolés, mais des objets en tension.**

**Mais nul ne sait très bien comment cela va se concrétiser. Aujourd'hui, il faut des utopies et non des théories. Notre problème est de trouver les nouveaux Ledoux. Il faudrait réaliser, mettre en œuvre une ou deux utopies pour avancer."**

*Propos recueillis par Ariella Masboungi*



*A Shanghai, Toyo Ito propose de superposer sur les traces existantes un modèle urbain innovant : une trame constituée de cinq bandes parallèles, juxtaposées et thématiques (une bande "logements", une autre "bureaux", etc). Il conçoit une ville à deux niveaux : le niveau inférieur, très rigide, reçoit la mécanique de la ville, tandis que le niveau supérieur est plus aléatoire et imprévisible.*



XX<sup>e</sup> siècle sans atteindre l'équilibre des villes. La crise relativise la volonté de grandir à l'infini. Mais les villes soumises à de fortes récessions ont-elles le choix ? Croître pour ne pas mourir, tel est l'enjeu

qui sous-tend alors le projet urbain vu comme l'un des moyens d'une dynamique économique nouvelle et par là même le redémarrage social et le progrès culturel.